

Le climat de Majorque avait exercé une salutaire influence sur la santé de Chopin. A son retour en France, malheureusement, l'affection de poitrine, momentanément vaincue, prit sa revanche, et, depuis 1840 jusqu'à sa mort, l'infortuné musicien ne fit plus que traîner une misérable vie au milieu de continuelles souffrances. En 1846 et 1847, la moindre marche, le plus petit escalier qu'il montait, lui causaient des suffocations. Pendant les troubles de 1848, il visita l'Angleterre et l'Écosse. Voyage fatal ! les ovations qu'il reçut partout lui firent oublier les soins réclamés par son état, et, quand il revint en France, ce fut pour y mourir (17 octobre 1849). Ses fidèles amis ne voulurent point laisser à des mains étrangères le soin de l'ensevelir. Le corps, habillé avec élégance, fut déposé dans un cercueil plein de roses, et, pour couronner cette triste parade, on commanda à la Madeleine un service solennel où les chœurs de l'Opéra exécutèrent le *Requiem* de Mozart. Les soli furent chantés par Lablache, Alexis Dupont, M^{mes} Grisi et Brambilla.

La génération actuelle a su faire la part des exagérations de 1831, mais si elle n'éprouve plus de fanatisme pour Chopin, elle n'a pas cessé d'apprécier son talent plus élégant que vigoureux, ses mélodies d'un caractère souvent mélancolique et fantasque, toujours affecté, quelquefois original.

Le morceau le plus joué de Chopin est sa grande valse en *mi* bémol ; elle est brillante et produit de l'effet. Viennent ensuite les *Mazurkas* (œuvre 7) dédiées à M. Johns ; là se trouvent des mélodies ravissantes malgré leur bizarrerie ; quelquefois même elles échappent à une tonalité appréciable, parce que ce sont pour la plupart des motifs nationaux, des chants slaves populaires dans les campagnes de la Pologne ; il en résulte que l'accompagnement est loin d'en être correct. Les valse en *la* mineur, en *ut* dièse mineur et en *ré* bémol majeur, les nocturnes dédiés à M^{lle} Stirling, à M^{me} Billing et à M^{me} Pleyel, caractérisent le sentiment, le style, le mécanisme du célèbre virtuose.

Ses compositions les plus fortes sont : la sonate en *si* bémol, qui renferme la *Marche funèbre*, considérée comme son chef-d'œuvre ; la *Berceuse*, le concerto en *mi* mineur, et le *Scherzo* en *si* bémol. Mais c'est dans le morceau ayant pour titre : *Fantaisie impromptu*, en *la* bémol, publication posthume qui a été jouée sur tous les pianos, que Chopin a su allier les brillantes qualités du pianiste à la sensibilité de l'artiste et à l'imagination du musicien. Le rythme ne saurait être proposé pour modèle, tant il est capricieux et bizarre, mais l'effet général plait par sa vive élégance et le parti véritablement charmant que l'auteur a tiré des ressources de l'instrument.

DAVID

(FÉLICIEN)

NÉ EN 1810, MORT EN 1876.

L'auteur du *Désert* appartient, lui aussi, à la phalange éprouvée des artistes auxquels on peut appliquer ce qu'Horace dit des gymnastes :

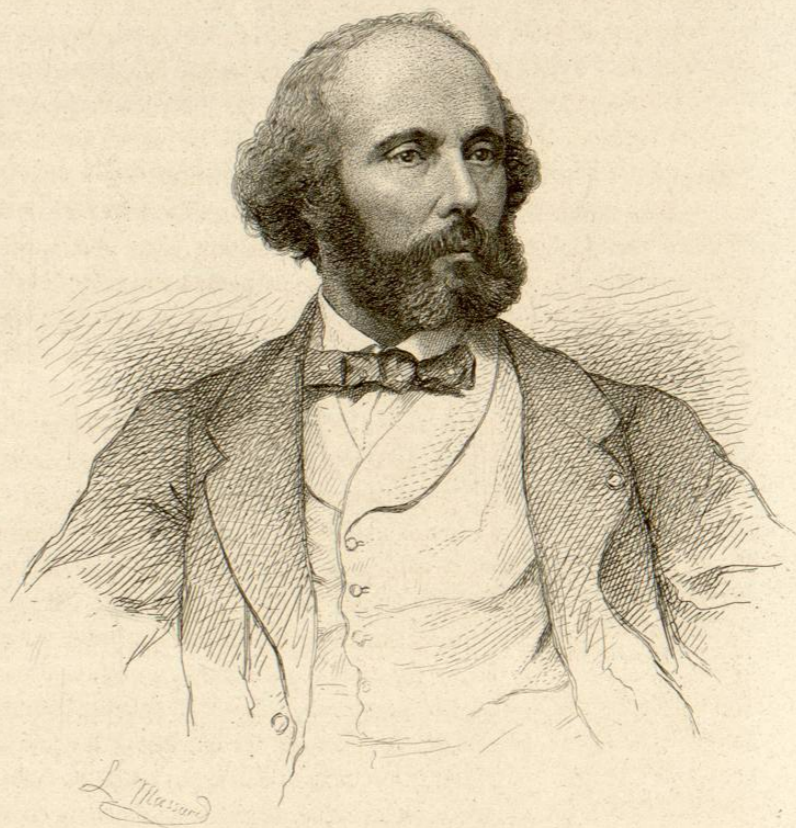
Qui studet optatam cursu contingere metam
Multa tulit fecitque puer, sudavit et alsit...

Né à Cadenet, dans le département de Vaucluse, le 13 avril 1810, Félicien David n'était encore âgé que de cinq ans, lorsque la mort de son père le laissa orphelin et dans un état de dénûment presque complet. L'enfant, à cet âge si tendre, avait déjà commencé sous la direction paternelle l'étude de la musique : il possédait une jolie voix, et cet avantage lui procura quelques ressources, car il put être employé comme enfant de chœur à la maîtrise de l'église Saint-Sauveur d'Aix. Il cessait ainsi d'être à la charge de sa sœur aînée qui l'avait recueilli après la mort de ses parents. A quinze ans Félicien quitta cette maîtrise, où il avait puisé de bonnes connaissances musicales, et où il avait appris à lire la musique à première vue. C'est en effet et presque toujours dans les maîtrises et par l'exécution de la musique sacrée que se forment les meilleurs musiciens, tant compositeurs que chanteurs. Obligé d'obtenir des résultats immédiats, chaque dimanche, chaque fête, d'exécuter un répertoire très-varié, le maître de chapelle presse l'éducation musicale des enfants de chœur, et tire de leurs facultés tout le parti possible ; ce qu'il fait en vue de ses fonctions et dans son propre intérêt tourne à l'avantage et au profit de ses jeunes élèves. David obtint, grâce à la protection de ses anciens supérieurs, une bourse pour faire ses études littéraires au collège des Jésuites. Mais, au bout de trois ans, entraîné par un irrésistible penchant vers la musique, il interrompit le cours de son éducation classique. Après avoir été quelque temps clerc d'avoué, il trouva une position plus conforme à ses goûts au théâtre d'Aix, où il fut nommé second chef d'orchestre. De l'art profane il revint ensuite à l'art religieux, sous l'aiguillon de la nécessité qui l'obligeait à se créer des moyens d'existence, à cet âge où d'autres, plus favorisés du sort, ne songent qu'à acquérir de l'instruction. Mais la place de maître de chapelle de Saint-Sauveur, que David avait obtenue en 1829, tout en lui laissant le loisir de se livrer à ses juvéniles inspirations, ne lui permettait pas de combler les lacunes de son savoir musical. A Paris seulement, le futur compositeur pouvait rencontrer des maîtres capables de lui enseigner tout

ce qu'il avait encore besoin de connaître, et ce que n'apprend pas la pratique des maîtrises et des orchestres. Mais, pour aller à Paris, et surtout pour y rester, il fallait de l'argent. Un oncle riche et avare, après avoir opposé de nombreux refus aux prières du jeune artiste, consentit enfin à lui accorder un secours de cinquante francs par mois. Force fut à David de se contenter de ce chétif subside. Il partit pour la capitale, et son premier soin en y arrivant fut de soumettre ses essais de composition à Chérubini qui dirigeait alors le Conservatoire. L'aménité des formes n'était pas la qualité dominante du maître florentin. « Vous ne savez rien », dit-il tout d'abord au timide provincial. Et c'était vrai peut-être; mais comme de riches dons naturels, si peu ou si mal cultivés qu'ils aient été, se décèlent toujours par quelques traits, l'austère musicien se radoucit après avoir jeté les yeux sur le *Beatus vir*, écrit pour la maîtrise de Saint-Sauveur, et, faisant droit aux sollicitations de l'auteur du motet, il l'admit dans la classe d'harmonie que M. Millaud professait alors au Conservatoire. Ceci se passait en 1830; Félicien David avait vingt ans.

Une fois élève de notre école de musique, le courageux et ardent jeune homme ne perdit pas de temps. Tout en suivant au Conservatoire le cours de M. Millaud, qui enseignait d'après la méthode de Catel, il assistait aux leçons d'harmonie d'après le système de Reicha, que M. Reber donnait alors à quelques étudiants dans une chambre de l'hôtel Corneille. Sur ces entrefaites, l'oncle de Provence eut un retour d'avarice, et supprima brusquement la petite pension qu'il faisait à son neveu. Ce coup subit, qui surprenait Félicien David au milieu d'une situation déjà très-gênée, n'abattit point son ardeur. Il se mit, pour vivre, à donner des leçons de solfège, de piano et d'harmonie à des prix infimes, tandis qu'il étudiait la composition dans la classe de Fétis, et l'orgue dans celle de M. Benoist. Heureux encore que, dans ces circonstances pénibles, l'impôt du sang n'ait pas fait de lui un soldat. Pour une fois, le hasard se montra intelligent et ne jeta pas une casaque de soldat sur les épaules de celui qu'attendaient les lauriers de la scène lyrique.

Cependant, à cet artiste troublé par les soucis du présent et inquiet de l'avenir, une secte nouvelle, recrutée parmi des hommes jeunes, actifs, ambitieux, faisait entendre sa devise d'espérance décevante : « *A chacun selon ses œuvres.* » Il n'en fallait pas plus pour convertir David aux doctrines de l'école Saint-Simoniennne. Il sortit du Conservatoire au mois de décembre 1831, et devint bientôt un des fidèles de la rue Monsigny et plus tard de l'abbaye de Ménilmontant. Quelques reproches que la philosophie et le bon sens soient en droit d'adresser aux théories des Enfantin et des Bazard, on ne peut nier que ce fut une chance heureuse pour le musicien de rencontrer, à l'heure où l'isolement et la pauvreté amènent le découragement, un groupe d'esprits généreux, enthousiastes, et, pour tout dire, fraternels. Là aussi il trouvait mille motifs d'inspiration. Tantôt, c'était la



FÉLICIEN DAVID

cérémonie du renvoi des domestiques, tantôt c'était celle de la prise d'habit; un autre jour, il fallait célébrer les obsèques du jeune Edmond Talabot, enlevé par le choléra, ou bien il s'agissait de fêter par des chants joyeux le retour du *Père* au milieu de sa *Famille*. N'oublions pas cette piquante leçon d'astronomie faite par M. Lambert (plus tard Lambert-Bey) à trois auditeurs dont l'un était chargé de figurer le soleil, un autre la terre et le troisième la lune. Cet enseignement mis en action par l'ingénieur professeur fut mis en musique par David et reçut le nom de *Danse des astres*. Les chants, au nombre de trente, composés pour les besoins du culte Saint-Simonien, ont été, dans la suite, adaptés à d'autres paroles et réunis sous le titre de la *Ruche harmonieuse*.

Le Saint-Simonisme avait déjà perdu son procès devant l'opinion, lorsqu'il le perdit devant la police correctionnelle, au mois de décembre 1832. La retraite de Ménilmontant fut fermée par autorité de justice et à la vie cénobitique succéda la vie apostolique, la prédication voyageuse. Félicien David se joignit à un groupe de frères qui se rendaient en Orient. Chemin faisant, il donnait des concerts toujours suivis par une foule avide de nouveauté. A Lyon, un facteur d'instruments de musique qui s'intéressait à la doctrine persécutée fit cadeau au jeune musicien d'un piano fabriqué de façon à résister aux accidents de la route. Ce piano devint dès lors le compagnon de David dans toutes ses pérégrinations, et plus d'une fois l'artiste lui dut de précieuses consolations. A Avignon, une populace fanatique faillit faire un mauvais parti à la petite caravane. Enfin ils arrivèrent à Marseille où on les accueillit avec sympathie.

Il ne saurait entrer dans le cadre de cette biographie de raconter toutes les aventures auxquelles la mission Saint Simonienne fut en butte durant ce pèlerinage en Orient. Bornons-nous à dire que la défiance de Mahmoud, alors en guerre avec l'Égypte, n'ayant pas permis à nos voyageurs de séjourner à Constantinople, ils passèrent à Smyrne, visitèrent Jérusalem et se rendirent ensuite à Alexandrie et au Caire. Dans cette dernière ville, le piano de David faillit se détraquer sous l'influence de la chaleur. Ce ne fut là pourtant qu'une des mille tribulations qui l'assailirent, lui et ses compagnons. Enfin la peste le força de quitter ce pays où il avait beaucoup souffert, mais où son talent s'était agrandi et fortifié dans la contemplation des sublimes spectacles de la nature.

Atala et les *Natchez*, révélation littéraire de l'Amérique, avaient excité un intérêt immense au moment de leur apparition. Il semblait qu'un succès analogue à celui de Chateaubriand dût être réservé au musicien qui, avec les moyens propres à son art, venait révéler l'Orient au public européen. Cependant, lorsque David de retour à Paris en 1835, après une absence d'environ trois ans, publia ses *Mélodies orientales*, on n'y fit presque pas attention. Le moment d'ailleurs était-il bien choisi? A cette époque de discussions ardentes à la tribune et dans la presse, alors que l'attentat

de Fieschi et les lois de septembre préoccupaient tout le monde, les esprits avaient-ils le loisir et le calme nécessaire pour remarquer les débuts d'un musicien? Le compositeur ne se rebuta point. Retiré à Villepierre près de Bièvre, chez M. Tourneux, son ami, il travailla sans relâche durant plusieurs années. Entre autres pièces instrumentales, il écrivit sa première symphonie en *fa* et une autre en *mi*. De ce temps datent aussi plusieurs romances qui eurent plus tard quelque succès : *Le Pirate*, *l'Égyptienne*, *le Bédouin*, *le Jour des Morts*, *l'Ange rebelle*, et enfin *les Hirondelles*, rêverie originale qui suffit à rendre le nom de Félicien David populaire.

Félicien David avait réussi, dans les années 1838 et 1839, à faire exécuter quelques-uns de ses ouvrages à Paris. Cependant il n'était pas encore admis dans le cénacle des compositeurs; il ne fallut rien moins que son ode-symphonie *le Désert*, exécutée au Conservatoire le 8 décembre 1844, pour l'y classer définitivement. L'auteur de cette partition l'avait écrite sous l'impression vivante encore de la nature arabe qu'il avait observée en Égypte. De là une musique étrange, puissamment pittoresque, sans cesser d'être claire comme doit l'être la musique française. Entre autres beautés, on admira comment par l'effet d'une seule note indéfiniment prolongée, le musicien était parvenu à rendre le silence du désert. Traduire le silence au moyen d'un son, c'était en effet une trouvaille. Désormais, entre Félicien David et le public, la glace était rompue. La *Gazette musicale de Paris* n'était que l'organe de l'opinion unanime des dilettanti, lorsque, au lendemain de cette mémorable journée, elle s'exprimait en ces termes : « Place, Messieurs, place, vous dis-je. Ouvrez vos rangs, écartez-vous. Place, encore une fois, et place large et belle, car voici qu'un grand compositeur nous est né, etc. » On voit par ce langage hyperbolique que l'enthousiasme tenait du délire. Le *Désert* a été souvent exécuté depuis, et toujours avec succès. En 1846, on l'a même représenté en costumes dans la salle de spectacle d'Aix-la-Chapelle; quarante figurants et deux chameaux en carton ont paru dans cette représentation. C'était pousser loin l'amour de la couleur locale.

La célébrité n'amène pas la fortune avec elle, surtout dans la carrière musicale. Les affaires du compositeur étaient assez embarrassées, car il devait 2,000 francs aux artistes qui avaient exécuté son œuvre, et son concert ne lui avait rapporté que 800 francs. Désireux de se libérer au plus tôt vis-à-vis de son orchestre, il se résolut à aliéner à un éditeur de musique pour la modeste somme de 4,200 francs l'entière propriété de son magnifique ouvrage. Cela fait, David commença une tournée musicale en France. Après s'être fait entendre, ou plutôt après avoir fait entendre sa symphonie à Lyon et à Marseille, il se rendit en Allemagne, où le pédantisme germanique se montra sévère à son égard. Revenu à Paris en 1846, il fit exécuter à l'Opéra, le 21 mars de cette année, *Moïse au Sinai*, oratorio, dont les paroles sont de Collin, comme celles du *Désert*.

Dans cette composition, Moïse est devant le Seigneur et chante un monologue accompagné et entrecoupé par l'orchestre. Les Hébreux font entendre des cris de révolte. Une jeune Israélite exhale ses plaintes. Moïse demande à Dieu de le faire mourir. Dieu lui montre la terre promise, et le peuple hébreu se remet en marche. La romance : *Dans ce brûlant désert*, a été chantée avec beaucoup de goût par M^{lle} Nau.

Ouvrage d'un style plus sévère que son aîné, *Moïse au Sinai* n'obtint pas le même succès; mais *Christophe Colomb*, ode-symphonie exécutée le 7 mars 1847 au Conservatoire, rappela presque l'éclatante fortune du *Désert*. Ce fut à la suite d'un concert donné aux Tuileries et dont cette partition remplit tout le programme, que Louis-Philippe décora de sa propre main le compositeur.

Quand la parole est à l'émeute, les muses doivent se taire. L'année 1848 n'était pas une année favorable à la production musicale. *L'Éden*, mystère en deux parties, exécuté sur le théâtre de la Nation (Opéra), le 15 août 1848, fut écouté avec froideur par un auditoire plus préoccupé de politique que de beaux-arts. La musique de Félicien David et les vers de Méry auraient pu recevoir un meilleur accueil. Dans la symphonie d'ouverture, le compositeur a cherché à exprimer les bouleversements et les révolutions du globe avant l'homme. Le poète s'exprime ainsi :

L'air est voilé de brume et l'océan inonde
La planète, volcan où doit fleurir le monde.
Aucun être ne voit ces bouleversements,
Ce globe désolé, sous de lugubres teintes,
Ces montagnes en feu, ces montagnes éteintes,
Ces cratères morts ou fumants.

Combien a-t-il duré cet âge de la terre,
Quand la planète en deuil, l'océan solitaire,
Ensemble mugissaient pour notre enfantement?
Dieu, pour qui rien jamais ne finit, ne commence,
Connait seul la longueur de ce travail immense;
Mille siècles pour lui ne durent qu'un moment.

Une peinture du paradis terrestre succède. Adam se livre au sommeil; un chœur d'anges chante à demi-voix :

Adam, tu vas voir ton Ève,
Dans les fleurs elle se lève,
C'est la femme de ton rêve,
C'est la grâce et la bonté.

Ève est créée; les fleurs chantent. La seconde partie commence par un chœur de démons. Satan invite Ève à cueillir le fruit défendu. Les démons chantent leur victoire; Adam repart, et l'œuvre se termine par un trio entre Adam, Ève et Lucifer. La partie symphonique de la description du Paradis, le chœur et le ballet des fleurs, sont les morceaux les plus intéressants de cette partition.

Après un repos de quelques années, le symphoniste, à qui on déniait les qualités de compositeur dramatique, voulut montrer qu'il les possédait